

Zrinka Stahuljak, *Médiéval contemporain. Pour une littérature connectée*. Paris: Editions Macula, Collection: Anamnèses. Médiéval/Contemporain, 2020. 96 pp. Notes. 14 €. ISBN : 978-2-86589-118-4.

Compte-rendu de Pierre-Olivier Dittmar, EHESS

Le nouvel ouvrage de Zrinka Stahuljak publié aux éditions Macula, intervient à point nommé dans un contexte médiatique et politique français particulièrement vif, qui a mis le dialogue intellectuel transatlantique au cœur des débats, depuis, que le ministre de l'éducation nationale a affirmé qu'il y avait « un combat à mener contre une matrice intellectuelle venues des universités américaines ».[1] Dans un débat donc, où l'influence – assumée, rejetée, ou fantasmée – des *studies* venues des Etats-Unis est débattue jusqu'au sommet de l'état, *Médiéval contemporain* propose un regard décentré on ne peut plus salutaire. Parce que l'autrice n'est « ni française ni américaine » (p. 10) et qu'elle enseigne la médiévistique à l'Université de Californie, Los Angeles, de surcoût à partir d'un monde, celui de la cour de Bourgogne où l'on écrit en français, sans être pour autant en France ; parce qu'en somme l'autrice occupe une position hybride assumée, ses positions vives et souvent dérangeantes donnent à penser en ne se laissant rabattre sur aucun cliché. L'analyse critique qu'elle produit des *cultural studies*, de la *world history* autant que des études francophones tire un indéniable bénéfice de cette position de côté. Elle permet au lecteur de dépasser les traditions de recherches nationales et leurs écueils pour consacrer le meilleur de son énergie à se ressaisir du Moyen Âge, et à se laisser ressaisir par lui.

Pour ce faire, *Médiéval contemporain* se présente comme un condensé théorique (96 pages en tout), annonçant un travail monographique sur ces hommes à tout faire, à la fois traducteurs, interprètes et informateurs, ces intermédiaires indispensables d'un monde connecté qu'on appelle depuis l'engagement occidental en Afghanistan et en Irak, des « fixeurs » (*Les fixeurs au Moyen Âge. Histoire et littérature connectées*, annoncé au Seuil en septembre 2021). Un sujet dont on peut déjà mesurer la richesse à partir des cours au collège de France donnés par l'autrice sur ce sujet en 2018.[2] *Médiéval contemporain* ne constitue pas seulement l'introduction théorique de cet ouvrage historique à paraître : ce texte très dense, qui avance de crête en crête et n'évite aucun des hantements contemporains propres aux disciplines traditionnellement axiologiques comme l'histoire littéraire [3] ou l'histoire de l'art [4] possède de fait la forme et l'ambition d'un texte programmatique de portée générale. Il s'agit d'ailleurs du premier volume d'une collection dirigée par l'autrice intitulée « Anamnèses Médiéval/contemporain » dont la création réjouira celles et ceux qui aspirent à un usage dénié du Moyen Âge, comme étant une part essentielle de nos sociétés contemporaines. Il est à saluer que cette initiative prenne corps chez Macula, un éditeur dont l'apport théorique fut fondamental ces dernières décennies, notamment pour penser les usages sociaux et philosophiques des œuvres d'art historiques dans le contexte contemporain.[5]

Si le propos de cet ouvrage est souvent critique il est aussi porteur d'un programme joyeux, participant d'une volonté toute nietzschéenne de penser un Moyen Âge plus actif que réactif (p. 44) vis-à-vis du contemporain, un Moyen Âge (et une médiévistique) qui chercherait non pas à s'adapter aux modes et aux problématiques contemporaines, mais les infléchirait aussi, devenant ainsi une véritable force d'émancipation.[6] En travaillant avec subtilité la façon dont

la littérature provoque des actes et même produit des mondes, Stahuljak rompt avec la tradition barthésienne qui postulait l'intransitivité des lettres, et ouvre un espace théorique permettant de saisir une globalité médiévale si chère à Jacques Le Goff, et qui s'était tristement éloignée à la fin du XX^e siècle.[7] Ce faisant, l'ouvrage célèbre les nouvelles noces entre histoire et littérature dont les signes se multiplient ces dernières années.[8]

Pour penser une littérature qui fait le monde, Stahuljak invite le contemporain à une singulière expérience intellectuelle, en s'involuant dans les catégories de la bibliothèque des ducs de Bourgogne établies par un écrivain et compilateur nommé David Aubert entre 1467 et 1469. Une collection dont le classement est totalement déroutant, où les ouvrages sont répartis entre : « livres de gestes » « livres de ballades et d'amour », « chapelle », « oultremer, medecine et astrologie ». Par-delà la poétique borgésienne que produit cette liste, il faut considérer ces regroupements d'ouvrages avec tout le sérieux possible, comme autant de nœuds, comme autant de propositions politiques et pratiques d'un monde qui ignorait les disciplines et les genres littéraires (nouvelle, roman, poésie etc.) bien plus tardifs. Partant, l'auteur invite à penser non plus des œuvres comme des objets singuliers mais à passer à une l'analyse des nœuds et des réseaux d'œuvres (p. 67). Ceux-ci ne sont jamais gratuits, jamais vains, mais contiennent toujours des futurs possibles. Certains adviennent, tel le réseau d'œuvres passant par Marco Polo et Jean de Mandeville que l'on repère à l'origine du voyage de Christophe Colomb, alors que d'autres demeurent infiniment potentiels, et prolongent leur existence comme la mémoire d'un futur pur, à jamais inadvenu.

C'est avec un certain vertige que l'on suit l'auteure dans la saisie de cette littérature qui ignore les genres et les états-nations, et ne cesse de créer des nœuds pour mieux créer des mondes. On pourrait radicaliser encore le geste en affirmant qu'il n'existe pas d'objet littéraire qui ne soit pas *aussi* un nœud, particulièrement dans une société médiévale que Philippe Descola définit comme analogique et qui vit dans la joyeuse obsession de créer des relations entre existants ou des fragments d'existants autonomes.[9] Ce qui est vrai au niveau macroscopique l'est d'ailleurs tout autant au niveau microscopique, si l'on considère que les livres contenus dans ces bibliothèques médiévales se présentaient bien souvent sous une forme que nous appelons aujourd'hui « recueils », faisant monde avec l'hétérogène, associant, *reliant* des textes que bien souvent l'histoire a physiquement séparés au cours des siècles. On comprend ici pourquoi Stahuljak accorde une telle importance à l'histoire matérielle des textes (p. 45) : penser les liens physiques qui réunissent différents textes dans un même projet éditorial permet de saisir des projets artistiques politiques sidérants, dont l'ambition va bien au-delà de ce que les études littéraires ont longtemps considéré comme une simple « littérature associée ».[10] Pour ne prendre qu'un exemple qui me tient à cœur, on doit considérer que le premier livre des monstres rédigé en français (BnF fr. 15106) était initialement relié à un récit guerrier, la *Chevalerie de Judas Macchabé et ses nobles le frères* (BnF fr. 15104), mais aussi à un *Bestiaire divin* (BnF. fr. 14970) et enfin à un traité de médecine, le fameux *Régime du corps* (Arsenal 2510). Séparés aujourd'hui en différents volumes, classés en différents genres, dans différentes bibliothèques, ces ouvrages étaient réunis dans un seul livre réalisé par le même atelier de copistes et d'enlumineur, un objet qui s'impose comme un nœud théorique et artistique unique que l'on peine aujourd'hui à penser.[11]

Plus encore, on notera que dans cet énorme recueil des années 1300, on trouve reliés côte à côte un ouvrage dédié à la famille Dampierre et un autre à la famille d'Enghien, deux puissants clans du Hainaut que l'histoire avait longuement opposés. Ici comme ailleurs, le recueil constitue un nœud qui, en l'occurrence, laisse deviner un projet politique associant ces adversaires, un projet politique qui, aussi surprenant que cela puisse nous paraître, impliquait la lecture des récits de

chevalerie opposant les Juifs, les Grecs et les Perses, mais aussi une analyse particulièrement caustique des monstres d'orient, des exégèses sur le sens divin des animaux ainsi que des conseils pratiques de soin du corps.

Comment penser ces recueils avec tout le sérieux nécessaire ? Qui sont les auteurs de ces nœuds, de ces ensembles de connections dont témoignent les rayonnages des bibliothèques patrimoniales ? Ne faut-il pas penser les artistes du livre – en tant que production matérielle porteuse d'un projet intellectuel – comme étant des experts en montage et en analogie ? Ne faut-il pas voir dans ces collectifs associant bien des compétences (copiste, enlumineurs, relieurs etc.) dont la plupart des noms nous échappent, les rouages invisibles qui – autant, peut-être plus que les auteurs et les commanditaires – faisaient fonctionner ces sociétés du lien ? Répondre à ces questions impose souvent de prendre en charge les livres dans toute leur matérialité, sans doute en accordant une attention particulière à une autre connexion, entre les textes et les images cette fois. N'est-ce pas souvent le travail d'ornementation des manuscrits, qui à partir et par-delà le texte, assure d'entrelacs en entrelacs, le nouage sensible des éléments disparates ? Pour le dire avec Jean-Claude Bonne « L'ornemental fonctionne comme une manière de penser de l'ordre et des articulations entre des régions discontinues et mêmes opposées (l'humain, le terrestre, les mondes souterrains et infernaux et les différents règnes et éléments de la nature, le céleste, le cosmique, l'angélique, le divin et même le diabolique) sur la base des similitudes et dissimilitudes formelles (i-e ornementales), par delà les (autres) similitudes et dissimilitudes figuratives ».[12]

Au regard de ces expériences littéraires radicales à nos yeux, mais banales au Moyen Âge, la métaphore de la « connexion » est-elle la plus appropriée ? On pourrait interroger le succès de ce terme qui, depuis l'apparition de l'informatique, s'est diffusé dans les sciences sociales et au-delà. Cela ne fait-il pas désormais parti des injonctions d'une vie complète, que de se « connecter » à son moi profond, à son histoire, voire de se « re-connecter » au vivant en général ? Sans doute la force de l'injonction est-elle à la hauteur d'une coupure ressentie, et témoigne-t-elle d'une nécessité politique contemporaine. Mais dès lors, plus que la connexion, on aime à penser que la littérature médiévale s'inscrit aussi dans une matérialité située qui lui est propre, et que la littérature connectée peut se penser aussi comme une littérature qui précisément fait des nœuds, qui *relie*, une littérature *reliée*. Reliée ou connectée, peu importe d'ailleurs la métaphore, l'important est bien de s'accorder sur ce processus, si central, et si longtemps sous-estimé, qui fait agir et rêver, au Moyen Âge comme aujourd'hui (p. 69).

Mais ce n'est pas tout. On rappellera en dernier lieu que penser la connexion impose de penser la discontinuité : on ne peut relier ou connecter que des éléments séparés. Dans un monde où tout ne serait que flux et continuité aucune connexion ne serait possible ; de fait, chaque connexion fait advenir un lien et dans le même temps, suppose et entretient un écart entre deux existants. Penser avec Stahuljak une littérature connectée ouvre un chantier considérable qui implique aussi de se pencher sur cette face plus sombre du processus, qui n'est pas moins passionnante et riche de conséquences politiques. Ce monde connecté est un monde fragmenté, et l'analyse des liens doit entraîner automatiquement une analyse de la création des écarts.

Dans *Médiéval contemporain*, la mise à jour de ce Moyen Âge global, discontinu mais connecté n'est jamais un pur plaisir d'érudit. L'enjeu est bien de toucher ce que le Moyen Âge fait surgir du contemporain, et ce que le contemporain fait surgir du Moyen Âge. Rien ne va de soi dans ce processus plus que jamais nécessaire, qui nécessite autant de travail que d'imagination. À l'entrée « Compileur » de ses *Etymologies*, Isidore de Séville rapporte l'anecdote suivante : « « Le compileur est celui qui mélange des choses dites par d'autres avec les siennes propres,

à la façon des marchands de couleur qui ont coutume de mélanger différentes substances dans le mortier. On accusait un jour un certain devin de Mantoue qui avait mêlé quelques vers d'Homère avec les siens propres ; les émules de l'ancien le dénoncèrent comme compilateur. Il répondit : *C'est posséder une grande force que d'arracher la massue de la main d'Hercule* ». [13]

NOTES

[1] Propos de Jean-Michel Blanquer dans l'interview « Hommage à Samuel Paty, lutte contre l'islamisme : Blanquer précise au JDD ses mesures pour la rentrée scolaire » *Journal du dimanche* (24 octobre 2020)

[2] Voir : <https://www.college-de-france.fr/site/patrick-boucheron/guestlecturer-2018-06-01-16h00.htm>

[3] Florent Coste et Amandine Mussou, « De quoi le Moyen Âge est-il le laboratoire ? », *Fabula-LhT*, (n°20, 2018) « Le Moyen Âge pour laboratoire », URL : <http://www.fabula.org/lht/20/introduction.html>

[4] On renverra à ce titre aux ouvrages désormais classiques de Georges Didi-Huberman, *Devant le temps : histoire de l'art et anachronisme des images* (Paris: Minuit, 2000), et Idem, *Devant l'image : question posée aux fins d'une histoire de l'art* (Paris: Minuit, 1990).

[5] A ce titre l'ouvrage Otto Pächt commenté par François Avril, *L'Enluminure médiévale Une introduction* (Paris : Macula, 1997) a eu une importance décisive sur la perception contemporaine de l'art médiévale, voir à ce propos : Jean-Claude Bonne, « Histoire et théorie de l'art médiéval. Le modèle d'Otto Pächt » in Danièle Cohn dir., *Y voir mieux, y regarder de plus près : Autour d'Hubert Damisch* (Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2003), pp. 29-62, <http://books.openedition.org/editionsulm/1735>

[6] Thomas Golsenne et Clovis Maillet, *Un Moyen Âge émancipateur* (Paris : Même pas l'hiver, 2021).

[7] Elisa Brilli, « L'essor des images et l'éclipse du littéraire. Notes sur l'histoire et sur les pratiques de l'« histoire des représentations » », *L'Atelier du Centre de recherches historiques* [En ligne], n°6 (2010).

[8] Étienne Anheim et Antoine Lilti. « Introduction », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 65e année, no. 2, (2010) : 253-260.

[9] Philippe Descola, *Par-delà Nature et Culture*, (Paris : Gallimard, 2005) : 280 et suiv.

[10] A ce propos, voir : Azzam Wagih, Collet Olivier, Foehr-Janssens Yasmina. « Les manuscrits littéraires français: Pour une sémiotique du recueil médiéval », *Revue belge de philologie et d'histoire*, tome 83, fasc. 3 (2005). Langues et littératures modernes - Moderne taal en litterkunde : 639-669 ainsi que Jane Taylor, *The Making of Poetry: Late-Medieval French Poetic Anthologies*, (Turnhout : Brepols, 2007).

[11] Nous préparons avec Maud Pérez-Simon une nouvelle édition et une traduction inédite du *Monstres des hommes* (BnF 15106) qui paraîtra aux éditions Honoré Champion. L'introduction interroge le sens de ce recueil exceptionnel.

[12] Jean-Claude Bonne « De l'ornemental dans l'art médiéval (VII-XIIe siècle). Le modèle insulaire » in *L'image. Fonctions et usages des images dans l'occident médiéval. Actes du 6^e International Workshop on Medieval Societies, Centre Ettore Majorana (Erice, Sicile, 17-23 octobre 1992)*, Jérôme Baschet et Jean-Claude Schmitt dir., *Cahiers du Léopard d'Or*, n°5 (1996) : 239.

[13] « *Hoc scelere quondam accusabatur Mantuanus ille vates, cum quosdam versus Homeri transferens suis permiscuisset, et cum compilerator veterum ab aemulis diceretur, ille respondit: Magnarum esse virium clavam Herculi extorquere de manu.* » Isidore de Séville, *Etymologies*, livre 10, 44

Pierre-Olivier Dittmar,
CRH/AhLOMA-EHESS
dittmar@ehess.fr

Copyright © 2021 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and its location on the H-France website. No republication or distribution by print media will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France.

H-France Forum
Volume 16 (2021), Issue 4, #1